

## Liberté

### **Les voix d'André Belleau / André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, collection « *Papiers collés* », 1990, 178 pages.**

Nicolae Popescu

---

Volume 32, numéro 4, août 1990

URI : [id.erudit.org/iderudit/31922ac](http://id.erudit.org/iderudit/31922ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Popescu, N. (1990). Les voix d'André Belleau / André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, collection « *Papiers collés* », 1990, 178 pages.. *Liberté*, 32(4), 101–105.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

---

## ESSAIS

---

---

NICOLAE POPESCU

### LES VOIX D'ANDRÉ BELLEAU

*André Belleau, Notre Rabelais, Montréal, Boréal, collection «Papiers collés», 1990, 178 pages.*

*For ever reading, never to be read.*

Pope

Verdun L. Saulnier, dans son propre livre posthume<sup>1</sup>, a pu parler, afin de caractériser l'ensemble de la production rabelaisienne, d'un «romanesque populaire». L'expression peut faire problème, en cela qu'elle associe chez Rabelais ce qui, avant lui et depuis l'avènement de l'imprimerie, devait être forcément distingué. L'assimilation des registres respectifs du littéraire et du populaire en une formule, la mise en correspondance de l'écrit et de l'oral peut paraître surprenante. Car c'est bien le public lettré, en position sociale dominante, sachant lire, pouvant se permettre l'acquisition du livre, et disposant du temps nécessaire à sa lecture, qui a traditionnellement constitué le destinataire de choix du roman; alors que le registre oral s'est généralement adressé à une audience socialement bigarrée, était de consommation immédiate, ne requérait aucune connaissance livresque, et se caractérisait par la présence des moments burlesques sur le cheminement narratif. Nous ne

---

1. *Rabelais dans son enquête*, Paris, SEDES-CDU, 1983.

pouvons nous empêcher de suggérer au lecteur qu'intéresse le problème contemporain de l'illettrisme de substituer aux termes «oral» et «écrit» ceux de «télévision» et «journal» respectivement... Douce était la Renaissance. Il semble donc que ce soit l'élément de l'oralité, mais d'une oralité autre, distincte de celle qui œuvre au sein de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler les paralittératures, qui identifierait le mieux la spécificité du texte de Rabelais. Sa singularité reposerait ainsi sur l'*incorporation* de l'oralité, cette irruption de l'oral à même la trame de l'écrit. Par cela, il ne faudrait pas comprendre, de façon restrictive, la présence du dialogue, ou la transcription directe de la parole dans l'écriture. Toutes les tentatives historiques de transcription naturaliste et non médiée de l'oral, entreprises afin d'échapper à l'*affectation littéraire*, se sont soldées par un échec, et ont acheminé ces textes vers une nouvelle forme d'affectation, doublée d'une improbable vraisemblance. Le texte écrit possède ses propres lois, et ses non moindres exigences. Nulle part ailleurs que chez Rabelais, selon le mot de Kléber Haedens, ne peut-on parcourir des espaces «où tant d'improvisation se mêle à tant de science»<sup>2</sup>.

On pourrait en dire autant du *Notre Rabelais* posthume d'André Belleau. Sans forcer le trait, ce livre qui se présente sous un aspect duel — d'une part, entretien, dialogue et échange; de l'autre, scripture, application et don — semble vouloir adopter un comportement mimétique, idoine à la matière qui en est à la fois le prétexte et le fond. Rien de plus rabelaisien en effet que le Rabelais de Belleau. L'importance qu'accorde Belleau à l'oral, à cet enseignement qu'il prodigue de vive voix, nous semble avant tout la marque même de l'honnêteté critique. Comment réduire l'irréductible du texte rabelaisien? Comment rendre compte de son évidente multiplicité? Comment saisir ce qui s'affiche

---

2. *Une histoire de la littérature française*, Paris, Grasset, 1970, p. 48-49.

d'emblée comme insaisissable? «Sans fond, infini, multiple», disait Flaubert qui en savait un tantinet sur la question. Belleau n'a pas triché. Quand l'oiseau refuse de se laisser engager, il faut en imiter le vol. Au risque de la chute. Et force nous est de constater que Belleau plane toujours.

Les cinq entretiens avec Wilfrid Lemoine, qui ouvrent le livre, débroussaillent «le feuillage encyclopédique» de Rabelais. La forme dialogique du texte permet de suivre la pensée dans son développement et sa dispersion, de naviguer entre les thèmes, de dériver sur un sujet et d'accoster à tout moment sur nos rives bien modernes. De Castiglione à Joyce, d'Abel Lefranc à Bakhtine, vaste est l'auditoire que Belleau convie à sa prise de parole. Le multiple sauve du contradictoire.

Nous sommes privilégiés, nous de la difficile modernité, en cela qu'a priori la contradiction ne nous offusque plus. Dans cet état de «la contradiction parvenue à la conscience», telle que la décrivait Musil en 1903, notre seuil de tolérance et notre subséquente acceptation de la coexistence des contraires les plus distants nous permettent de lire Rabelais sans crainte ni inquiétudes. C'est donc quelque peu à rebours que Belleau aborde Rabelais. Jouissant par là d'un avantage double, car se sachant bon gré mal gré moderne, il arrive par ailleurs à faire comme s'il ne l'était pas, et à nous soumettre dès lors ses interrogations les plus naïvement judicieuses.

Les huit essais colligés qui forment la seconde partie du livre sont à cet égard exemplaires. Ces essais refusent dès l'abord toute prétention exhaustive. Ils sont amorces, pistes de recherche, éclaircissements, ménage du savoir. Frappant est le nombre de points d'interrogation, ces questions directes relançant le mouvement de la pensée, qui émaillent et surtout concluent les textes. Même au sein de l'écrit, au fil de la marque définitive de l'*auctoritas*, Belleau ne cesse de questionner, de dialoguer, ne serait-ce qu'avec

lui-même. Même au travers du silence textuel, la voix de Belleau s'élève et se fait encore entendre.

Résolument, Belleau refuse de s'encadrer. Ni du côté des traditionalistes, ces journalistes de l'esprit, tous frappés par le vérisme, ni de celui des fanfarons formalistes qui découvrent des souterrains là où il n'y a que relief. L'exemple de Thélème, célèbre entre tous, fait honneur à Belleau. Cette abbaye a l'heur de remplir d'aise les premiers lascars qui s'évertuent à la situer sur telle colline du Chinon, et d'horreur les seconds qui ne savent trop comment faire coller cet épisode à leurs très subtiles analyses. Entre l'interprétation unique et forcément aléatoire, et l'abandon, le renoncement critique, Belleau s'installe et travaille. Son érudition tranquille devient alors lumineuse. Aux premiers il dit fort poliment: «Ma foi, à moins que je me trompe, vous n'y étiez pas, en 1533.» Et aux seconds, tout aussi gentiment: «Quelque étude parascolaire, une goutte de modération calmeraient assurément toutes vos savantes indécisions.»

De Thélème l'irréductible, Belleau fait simultanément le lieu de rencontre, le locus interdiscursif d'au moins quatre langages distincts mais contingents. En tout premier lieu, Thélème comme contre-monastère, image d'un monde à l'envers dont Rabelais raffole, les rois devenant ailleurs simples «cryeur(s) de moustarde» ou «de saulce vert»; cette catastrophe au sens premier, cette chute des grands dont parlera Bossuet et dont parle l'Évangile, est image carnavalesque par excellence. En second lieu, Thélème comme lieu humaniste, où l'on cultive à la fois les manuscrits et les livres d'impression récente, les idiomes vernaculaires ainsi que les langues classiques. Troisièmement, Thélème comme lieu sémiotique, où se joue l'application d'une esthétique néo-platonicienne et se révèle l'importance symbolique des formes géométriques et des nombreux afférents à sa construction. Enfin, Thélème comme représentant idéologique par excellence de la Renaissance, avec son idéal de

volonté, de liberté et de raffinement. Belleau fait coexister ces quatre interprétations. Aucune en soi ne peut tout expliquer. Prises deux à deux, elles semblent se contredire; avancées simultanément, elles offrent un début de réponse au multiple rabelaisien. Là précisément, la marque de l'intelligence se fait jour. Et Belleau rencontre Rabelais fraternellement.

Il faudra dorénavant considérer Belleau plus intimement au sein de sa famille intellectuelle. Parmi ces esprits *européens* qui ont œuvré en Amérique, les Aueurbach, Spitzer, Brody, critiques profondément respectueux du texte, des idées et des lettres, hommes de vaste culture et de peu de livres, qui ont toujours pris la parole avec dignité et intelligence. André Belleau est des leurs.